

## CHAPITRE XVIII

### LE MONTANA

La voie ferrée qui mène de Seattle au Montana traverse, dans l'État de Washington, une des régions les plus originales, les plus luxuriantes et les plus pittoresques du monde. Décidément les États-Unis réunissent bien des extrêmes, comme paysages et comme individus. J'en faisais la remarque à mon vis-à-vis dans le Pullman-car : « Les États-Unis sont une agrégation de nations. — Non, me dit-il, une congrégation. » Peu importe le mot, c'est ici la congrégation des arbres et des plantes, du vert le plus riche et le plus puissant que je connaisse.

Cette fois, je laisse entièrement ma lecture; on se figure, pourtant, comme il est agréable de lire un conte intéressant dans ces élégants wagons aux grandes baies vitrées, tandis qu'on roule sans secousses des journées entières, à travers des paysages toujours changeants. Je lisais les merveilleux contes de Stevenson, et le plus captivant de tous, le *Maître de Ballantrae*; mais je dus y renoncer, devant cette nature exubérante, aussi puissante que celle des tropiques, avec l'enchantement suprême, la neige des sommets.

Des heures entières, ce fut un défilé de sapins gigantesques, de gorges profondes, de rocs couverts de mousse, de fourrés impénétrables, de fougères

énormes et de torrents blancs d'écume, et à chaque instant c'était une montagne nouvelle, de la forme la plus capricieuse et la plus imprévue, depuis ce cône suraigu, qui s'appelle *Index* et qui est teinté de vert par un filon de cuivre, jusqu'à des dômes tout blancs immergés dans le vert des forêts. L'homme n'a fait encore ici d'autre travail que la voie ferrée; la nature est intacte, domaine inviolé des ours et de toute une faune. Sous ce climat pluvieux, résultat de l'accumulation des pluies du Pacifique, précipitées par la chaîne de montagnes si bien nommées *les Cascades*, la nature a pris une force irrésistible. Les cataractes du ciel produisent les innombrables cascades naturelles qui rendent ce pays incomparable à certains points de vue. Ce sont les Alpes, telles qu'elles devaient être il y a deux ou trois mille ans, sauf, pourtant, que les Alpes sont plus hautes.

Skykomish répond bien à ce nom sauvage. A Madison, ce sont de fabuleux blocs de granit, à demi couverts de mousse, dans un site aussi primitif que les plus reculés sites alpestres. Sous de hautes cimes neigeuses déchiquetées, la voie surplombe une gorge profonde où le torrent tourbillonne en cascades. Nous traversons des abris de neige, des *snowsheds*, et nous pénétrons dans le Cascade Tunnel, long de 5 kilomètres, qui nous fait franchir la ligne de partage des eaux du Pacifique et de la rivière Columbia.

De l'autre côté, ce sont toujours des gorges boisées, de hautes cimes, un pays encore inhabité, et même inhabitable, car en dehors des forêts, il ne produit rien. Bientôt pourtant apparaissent des exploitations de bois; le long d'une rivière torrentueuse, toute en rapides, voici des bois qui flottent, et que des hommes, armés de longues perches, s'occupent à diriger et à maintenir dans le courant.



A Leavenworth, les forêts commencent à s'éclaircir; c'est ici un village de scieurs de bois; nous approchons de la rivière Columbia.

Wenatchee est un centre important : c'est le débouché de toute une région récemment ouverte à la colonisation dans la vallée de la rivière Okanogan. A Wenatchee, le sol est plutôt dénudé, mais on y voit d'immenses plantations d'arbres fruitiers, puis des champs de fraises, de framboises, de groseilles et de mûres, celles-ci fort goûtées des Américains pour leurs gâteaux.

La rivière Columbia est si poissonneuse, que les Américains, toujours pratiques, y ont installé des *roues à poissons*. Ces roues tournent sous l'action du courant, le poisson entre par des ouvertures ménagées sur les côtés, et ne peut plus sortir, repoussé par l'eau : le soir, le propriétaire rentre de ses affaires, et n'a plus que la peine d'arrêter sa roue, et de compter ses victimes.

Spokane est une fort jolie ville, centre d'un district agricole très prospère, où la culture favorite est celle de la grosse pomme rouge, qui est vraiment délicieuse. Spokane a 40 000 habitants, des chutes d'eau, un quartier de villas magnifiques, c'est le pays des gens qui font, ou qui ont fait fortune. Les fruits et le blé ont créé dans ce pays une prospérité extraordinaire.

Les tribus indiennes de ce pays ont toutes des noms français : ce sont les Pend d'Oreille, les Cœurs d'Alène, les Gros Ventres, et rien n'est plus cocasse que d'entendre ces noms prononcés par des Américains. Je cherchais un jour l'origine de ce nom de Cœur d'Alène, et un Canadien m'en fournit une explication ingénieuse : en tenant compte de la prononciation anglaise, Cœur d'Alène peut bien être une déformation de Cœur de l'Ane. L'explication est peu flatteuse pour

les Indiens, mais les Gros Ventres et les Nez Percés ne sont pas non plus des noms bien flatteurs.

On entre dans le Montana en traversant une seconde chaîne de montagnes, mais ce ne sont pas encore les Rockies, ou Montagnes-Rocheuses; celles-ci sont au milieu du Montana, où elles achèvent de précipiter tout ce qui reste d'humidité dans les nuages venant du Pacifique. Au delà, les États-Unis doivent se contenter d'un climat tout à fait sec.

La région du Montana, qui m'a retenu le plus longtemps, est celle qui s'étend de Butte à Kalispell, par le lac Flathead. C'est une des régions du monde les plus riches en mines, en même temps qu'elle est très favorisée par la nature au point de vue agricole et même pittoresque. Il y a de beaux lacs et de belles montagnes. Le lac Mac-Donald est un des joyaux des États-Unis, et il y a des glaciers au sud du lac Flathead. Quant aux mines, elles ont été ou sont encore célèbres, que ce soit pour de l'or, comme à Helena, de l'argent, comme à Neihart, Drum-Lummon, etc., ou du cuivre, comme à Butte. Butte se vante d'être le plus riche camp minier du monde, après Johannesburg au Transvaal.

Kalispell est une jolie petite ville de 3 000 habitants, dans une vaste et riche plaine entourée de collines et de montagnes, près de la rivière Kootenay. Les rivières de cette région forment fréquemment des lacs peu profonds, sauf lorsqu'ils rencontrent une ligne de fractures au pied des montagnes, comme c'est alors le cas du lac Mac-Donald et du lac Chelan.

Le lac Flathead est le plus grand de toute la région. Il a environ 40 kilomètres de long, et sa largeur varie de 12 à 25 kilomètres. Pour le traverser en bateau, on s'embarque à quelques kilomètres de Kalispell. On suit d'abord les méandres d'une rivière sur les bords



de laquelle se trouvent d'assez nombreuses fermes, qui paraissent prospères. Le bateau s'appelle le *Klondyke*, et il est fort petit; il est composé d'un pont supérieur, d'une partie moyenne, presque à fleur d'eau, comprenant les machines, la cuisine et la salle à manger, avec un entrepôt de bois; enfin son fond est plat; il est mû par une roue arrière. Il ne vaut pas, et de loin, les bateaux russes des fleuves sibériens.

J'ai voyagé là une fois avec des Indiens, pauvres hères d'apparence fort différente de ceux de Fenimore Cooper, une autre fois avec des Canadiens; nous causâmes tant, qu'à la fin les Américains même se mirent à parler français. Dans ces États frontière, tout le monde le parle plus ou moins, mais n'ose pas l'avouer. Ces traversées de cinq à six heures amènent toujours un peu d'intimité entre les passagers.

L'entrée du lac est plate et sans joie. Puis ce sont de faibles pentes et de maigres vignobles, des rochers calcaires à pic; enfin des îles, et le pittoresque se dessine.

Derrière ces îles couvertes de pins, il y a sur la côte des pâturages et des tentes d'Indiens: c'est ici la réserve, le domaine réservé des Indiens *Têtes Plates*. Le bateau s'arrête, et deux voitures viennent prendre quelques passagers pour les sources chaudes, qui sont à une heure ou deux dans l'intérieur.

La station balnéaire est fort primitive, paraît-il, on y vit sous la tente pour le moment. C'est que tout le terrain est aux Indiens, mais ils sont si peu nombreux, qu'on va bientôt les parquer sur un espace beaucoup plus petit; leur territoire va être divisé en lots et distribué à des colons appelés de toutes parts par une formidable réclame des Compagnies de chemins de fer. La petite somme exigée pour chaque lot servira à payer les frais de la distribution du terrain

et à donner aux Indiens une petite indemnité. Ensuite, on bâtit un hôtel aux sources chaudes, on fera un chemin de fer au lac Flathead, et on boomera le pays. Que de gens à Kalispell et ailleurs escomptent ce boom! Le truc commence à s'user quand il dure trop longtemps; il y a deux ans que les journaux en parlent et montent des bateaux bien plus beaux que le *Klondyke*.

Au delà des îles qui le séparent en deux parties, le lac n'a plus que 3 ou 4 mètres de profondeur. La passe entre les îles est jolie, mais les montagnes de la côte ont un air aride; heureusement il y a un fond merveilleux de cimes blanches et bleues, avec un glacier. En outre, avis aux chasseurs, cette lagune peu profonde est une vraie colonie de canards.

Pourtant, malgré le lac, ce pays est plutôt sec. L'humidité vient surtout d'un vent, qu'on appelle ici le *chinook*, et qui me paraît rappeler le *foehn* des Alpes. Quand un courant d'air passe sur une cime, il se refroidit et précipite sa vapeur d'eau; et cette vapeur d'eau, en se condensant, restitue la chaleur latente qu'elle avait absorbée, d'où une forte atténuation de l'abaissement de la température en hiver. Est-ce clair? Ainsi le vent du Pacifique est ici un vent chaud. Dans le nord de l'Italie, le *foehn*, qui est un vent du nord, est pourtant, lui aussi, un vent chaud, en plein hiver.

La station méridionale du lac, Polson, est reliée par un service de diligences à Ravalli, sur la voie ferrée qui relie Butte à Spokane. La réserve indienne qu'on traverse alors a des parties bien cultivées, de beaux bouquets d'arbres, des troupeaux de buffles, qui servent surtout à peupler les musées américains, et de nombreux chevaux.

Le cheval est la joie de l'Indien. Nous nous arrêtons un instant pour voir de près une centaine d'assez



beaux hommes très bronzés, aux cheveux lisses très noirs, sans barbe. Ils discutent avec animation de l'échange de leurs montures, et ne s'occupent pas de nous. L'Américain s'occupe d'eux pour son commerce, surtout celui de l'alcool.

Une mission catholique possède ici de vastes terres et s'est consacrée à l'instruction et à l'éducation des jeunes Indiens; la mission a aussi une église et un hôpital; elle comprend des Jésuites, des sœurs de la Charité et des Ursulines.

Ravalli est pittoresque, mais c'est presque uniquement une auberge. Un Italien rencontré ici avec sa veste et sa ceinture rouge semble attester encore l'origine italienne de l'endroit; son petit hôtel est propre et agréable.

Je suis allé voir là un ranch avec un jeune homme de vingt-quatre ans, déjà veuf et père d'un gamin de cinq ans. Je compris là combien le métier de *cow-boy*, si attrayant et si lucratif autrefois, devenait difficile à force d'avoir des chevaux et du bétail dans des espaces toujours les mêmes. L'herbe disparaît à tel point que les racines mêmes périssent desséchées par le soleil, et que d'immenses pâturages ne sont plus maintenant que des étendues de poussière, presque comme nos routes en été.

Mais au Montana, il faut toujours en venir à parler des mines, et des mines de cuivre. Si Butte est le plus grand camp minier du monde après Johannesburg au Transvaal, il me semble mériter le premier rang comme manque de charmes. L'intérêt heureusement fait compensation; il y a des volumes entiers consacrés à Butte, mais ce ne sont pas des récits de voyage. Le climat est rude et le pays est laid. Il m'arriva le 15 mai d'y recevoir une forte chute de neige, suivie, dans la soirée, d'éclairs et de tonnerre, qui d'ailleurs nous

laissèrent le lendemain sous un manteau de neige. L'hiver est froid à cette altitude de 2 000 mètres, et même en été le vent garde quelque chose de dur et d'âpre. La ville est organisée comme un camp de mineurs, qui possèdent leurs magasins, clubs, chambres syndicales, etc. Il y a même une école des mines d'État bien organisée, dont le directeur, M. Léonard, me fit visiter les détails: quelque temps on y admit les jeunes filles, mais il paraît que d'elles-mêmes, elles renoncèrent à s'occuper des mines.

Un chef mineur me fit entrer un jour chez lui; il avait un fort joli appartement, une villa avec un salon et un piano, dont lui-même ne jouait pas; mais ce qui m'intrigua le plus, ce fut de voir une lampe brûlant en plein jour dans un recoin profond, derrière une large portière de soie. Je me demandais quel était ce sanctuaire, quand on me le découvrit. C'était une complète collection de liqueurs, disposée de façon à offrir toutes les combinaisons de cocktails, un jeu d'orgue pour le palais, un bar chez soi. Chacun prend son plaisir où il le trouve. Sans doute le travail est assez dur, et la vie peut-être trop renfermée du mineur américain, qui ne songe qu'à son gain, lui fait chercher une forte compensation. Il n'a rien à se refuser, il est richement payé.

Les mines de Butte distribuent en effet 8 000 000 de salaires par mois, et Butte compte 60 000 âmes, compris les femmes et les enfants.

Jusqu'en 1906, Butte était de plus une mine de procès, à cause de la fameuse loi de l'*apex*, insuffisante à délimiter les mines en profondeur. Mais les rois du cuivre se sont mis d'accord, sans doute pour mieux s'égorger ensuite, en dehors de toute loi, grâce aux bienfaits de la spéculation qui n'a d'autre limite aux États-Unis que la fortune des intéressés. Et celle-ci,



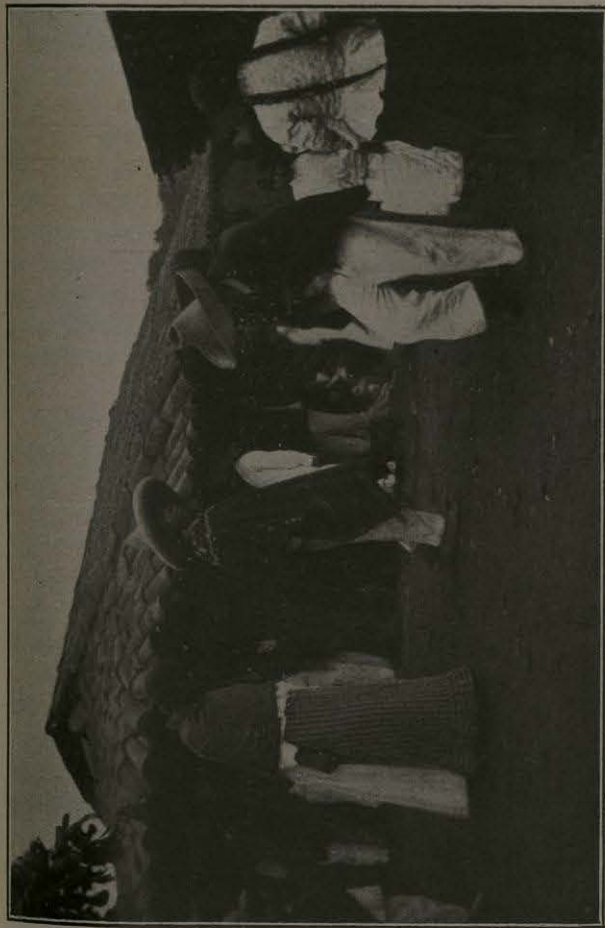
comme celle de l'Amalgamated, par exemple, peut être énorme!

L'histoire des luttes épiques entre les rois du cuivre remplirait des volumes, mais elle n'intéresse plus, car c'est le passé, et en Amérique l'avenir seul intéresse. L'avenir intéresse surtout la spéculation, et ici un peu de mystère lui est favorable. Le mystère, c'est la valeur des mines aux grandes profondeurs, les inventions possibles de la métallurgie, etc. A ce point de vue, le mineur profite du spéculateur, mais non le public ignorant. Aussi toute personne, qui cherche à voir de sang-froid une affaire de mines, est-elle mal vue des mineurs, qui la considèrent comme un détracteur, et c'est ce qui se passe à Butte. L'Amalgamated l'a bien compris; elle flatte les mineurs, mais elle les paye bien; ensuite, elle applique imperturbablement le mot de Rockefeller, à la fois roi du pétrole et roi du cuivre: « Extrayez de tout homme le maximum de dollars qu'il peut rendre, et ne vous occupez plus de lui. »

Aux amateurs de chiffres, je donnerai les suivants sur Butte: le salaire moyen des mineurs, pour huit heures de travail, est de 20 francs par jour; l'ouvrier de surface reçoit 15 francs, le maçon et le plâtrier ont 35 francs.

Il y a plus de cent vingt-cinq mines en activité, quatre fonderies de cuivre à Butte, et une, la plus grande du monde, tout près, à Anaconda. La valeur annuelle de la production de cuivre, or et argent, varie de 300 à 400 millions. Il y a plus de 100 kilomètres d'aqueducs d'eau potable. La ville a quatre théâtres, huit banques, trente écoles, quarante églises, etc., etc.

Je préfère Anaconda à Butte. Le site, bien que dénudé, est plus pittoresque, et la petite ville est propre, avec un hôtel qui détonne par son luxe sur la simplicité des habitations. Et puis, ce qui captive l'in-



TYPES MEXICAINS



térêt au delà de toute mesure, ce sont les immenses fonderies de cuivre. Un tramway y conduit en quinze ou vingt minutes, un tramway qui fait partie des fonderies, car ceux qui le prennent ne sont que des fondeurs et ouvriers d'usines. Ce qui frappe lorsqu'on voyage dans ce tramway, c'est le mutisme général; on dirait que lorsqu'on fait ensemble le même travail toute la journée, on n'a vraiment rien à se dire. L'ensemble des usines est une merveille, quand on songe à l'énorme matériel, à la masse de minerai, de charbon, de roches, d'eau, d'outils, etc., qu'il faut pour produire tous les jours plus de deux cent cinquante tonnes de cuivre, avec du minerai à trois pour cent.

D'autres parties du Montana sont célèbres par leurs mines d'argent : Butte d'ailleurs a été à l'origine une mine d'argent. Mais Granite Mountain et Drum-Lummon ont été fameuses dans le monde entier, ainsi que Nelhart que nous verrons bientôt.

La capitale du Montana est Helena : c'est une jolie ville, disposée en pente sur les bords d'une rivière dont les alluvions ont produit des millions d'or, mais on n'en parle plus; il y a de cela trente ou quarante ans. La ville est bien calme maintenant; on a en vain essayé d'y attirer du monde et d'y créer de l'agitation, en y organisant une immense piscine d'eau chaude naturelle, à 35 degrés. Une gigantesque toiture protège cet aquarium de 150 mètres de long, où l'on a imaginé toutes sortes de divertissements aquatiques. N'importe, il n'y a personne; malgré le plaisir de passer sa journée en maillot dans cette atmosphère, nous n'étions pas six personnes pour en jouir, et encore il y avait des enfants, pour lesquels tout ce qui est nouveau, l'eau surtout, est une fascination.

Dans le train qui m'emmenait un jour d'Helena à



Great Falls, sur le Missouri, je fus accosté par un gentleman qui parlait français, et ce fut ainsi le commencement d'une aventure assez fréquente aux États-Unis. Ce gentleman me dit s'appeler Laroche et être Canadien; il venait d'acheter des chevaux pour les emmener dans l'Alberta, le pays de l'élevage. Il avait, disait-il, soixante chevaux dans le train de marchandises qui nous suivait; cela, naturellement, lui donnait du crédit. Il s'arrêtait à Great Falls pour les soigner; aussi me proposait-il de venir le soir causer avec moi à l'hôtel, après dîner.

A l'heure dite, je le vis entrer dans le hall. Il vint à moi et me proposa d'aller avec lui, voir un de ses amis qui parlait aussi français. Je refusai d'abord, ayant projeté une autre visite, mais il insista, et je pensai que dix minutes de conversation ne me gêneraient pas. Nous sortîmes donc dans la rue, puis montâmes un escalier. Dans une assez grande chambre, nous trouvâmes un individu nommé Johnson, de trente-cinq ans environ, blond, fumant une pipe avec l'air un peu éteint de ces gens qui fument l'opium, comme j'en avais vu en Mandchourie. Il nous salua, nous fit asseoir, et nous causâmes en anglais. Je demandai où était l'ami qui parlait français. Johnson me dit qu'il était occupé dans la chambre voisine.

Cependant Laroche et Johnson faisaient entre eux une partie de cartes. Je me levai pour sortir, mais ils me firent asseoir obligeamment et m'invitèrent à jouer aussi en attendant leur ami. Je déclarai ignorer toute espèce de jeu de cartes; on me montra un jeu si simple que nul ne pouvait l'ignorer. Ce jeu consistait à retourner une carte sur cinq, les quatre autres étalées sur la table; celui qui avait les deux plus fortes cartes gagnait. Je gagnai ainsi quelques dollars, et Laroche cessa de jouer pour s'occuper de mon jeu avec plus d'intérêt.

Tout à coup Johnson proposa quelque chose de plus drôle, suivant son expression. Il donna les cartes et me dit: « Si vous gagnez cette fois, vous gagnez cent dollars, plus les enjeux, qui sont encore de dix ou de vingt dollars; mais si vous refusez de jouer, vous perdez cent dollars. » Revenant d'un long voyage dans le Nevada, je n'avais plus cent dollars, et ma banque était à Kalispell, où je rentrais. Je l'avouai.

« N'importe, dit Johnson, la banque de Great Falls vous avancera cent dollars sur celle de Kalispell, vous n'avez qu'à signer un chèque. »

Pendant ce temps, Laroche avait regardé ma carte retournée, c'était un as.

« Vous ne pouvez refuser de jouer, me dit-il à l'oreille, vous êtes sûr de gagner, vous avez deux as, les cartes les plus fortes. »

Cependant j'hésitais devant cette perspective de dépouiller un inconnu, chez lui, de près de six cents francs!

Laroche insistait: « Signez donc un chèque; d'ailleurs, tenez, si vous perdez, c'est moi qui paye les cent dollars. » Et il me montrait un chèque de mille dollars en sa faveur.

« Soit, dis-je, avez-vous des chèques en blanc? »

Johnson sortit un instant et rentra avec deux chèques. J'en signai un, qu'il plia et mit sous les enjeux.

Nous tournâmes nos cartes. J'avais deux as, mais Johnson avait trois sept, donc il gagnait. Je me levai un peu dépité, quand Laroche prit mon chèque plié, le déchira en cent morceaux et le jeta à terre. « J'ai dit que je payerais, dit-il, je paye. » Johnson se fâchait de son air éteint, quand Laroche lui passa son chèque de mille dollars en lui demandant la différence pour le lendemain matin. Nous sortîmes, il fallut passer au bar, et je rentrais me coucher.



Cependant je trouvais fort singulière cette histoire. Ils sont capables, pensai-je, de recoller mon chèque et de s'en servir. Et le lendemain matin, je me levai à 7 heures pour aller trouver le directeur de la banque. Il arrosait son jardin; nous causâmes et je lui racontai l'aventure. « Soyez tranquille, me dit-il, si votre chèque arrive, nous le refuserons. »

Quelques jours plus tard, je recevais une lettre de la banque. A 10 heures du matin, on était venu présenter un chèque signé de moi, mais intact, sans trace de déchirure. La police était là, l'individu était reconduit à son domicile où l'on trouvait son compère et les débris d'un chèque en blanc. Ainsi, ce n'était pas mon chèque qui avait été déchiré, mais un double; Johnson avait habilement exécuté un tour de passe-passe. La police emmena les deux associés passer leur nuit au violon, et le lendemain les embarqua dans le train, avec interdiction de revenir à Great Falls. Ils durent trouver la chose mauvaise de ma part, après avoir cru me jouer si habilement.

Je lus depuis, dans les journaux, que ce coup est fréquent, et qu'on arrive parfois à voler ainsi plus de mille dollars en une soirée. D'autres fois, la victime se fâche, il y a des rixes, et même le revolver s'en mêle, de sorte que ma petite histoire peut avoir son utilité, en mettant les gens sur leurs gardes. L'Ouest n'est plus ce qu'il était, alors que la confiance était générale, que tout le monde se connaissait, que les chemins de fer ne favorisaient pas les escapades. La civilisation amène avec elle toutes ses tares, dont le jeu professionnel est une des plus profondes, bien que la loi l'interdise.

Aux fonderies de Great Falls, je fus piloté en italien par un ouvrier italien, auquel son intelligence avait valu un poste important; il était là depuis une dou-

zaine d'années. L'adresse joue un rôle plus grand que la force dans ces grands halls où se meuvent des ponts roulants et des convertisseurs pleins de métal en fusion, comme des jouets maniés par des enfants qui jouent aux marionnettes.

Un chemin de fer à voie étroite relie Great Falls aux mines d'argent de Neihart. On remonte un canyon boisé, resserré entre des parois calcaires, qu'on exploite en certains endroits comme fondant, pour les usines de Great Falls. Il paraît même que ce calcaire renferme près d'un gramme d'or par tonne, et cet or, se retrouvant avec le cuivre, paye une bonne partie des frais d'exploitation du calcaire. C'est une heureuse chance, comme les Américains en ont tant. Près de Neihart, ce ne sont que forêts de sapins sur des pentes escarpées, torrents et cascades. La découverte de l'argent ici date de 1881, la production a atteint une trentaine de millions, puis la baisse de l'argent, suivie du changement de nature des minerais en profondeur, a arrêté l'essor de ce district.

J'ai découvert là une famille de Français, alliés à des Norvégiens. Ce sont de bien curieuses histoires que celles des Français émigrés dans le Nord-Ouest américain. Ici c'est un médecin qui avait cru faire une fortune plus rapide en Amérique. Il organisa avec sa femme un commerce de fleurs à New-York et le succès vint. De retour en France et mis en goût par le succès, il vint acheter des fermes dans l'État d'Ohio, mais il s'enliza, toujours avec sa femme.

Un beau jour, la nouvelle leur arriva des riches découvertes de mines d'argent à Neihart. Avec une mobilité tout américaine, les voilà à Neihart, spéculant sur les mines. Mais la débâcle arriva, les actions baissèrent, et maintenant ils sont encore heureux d'avoir les revenus de leurs fermes de l'Ohio.



Entre temps, ils mariaient leur fille à un chef mineur, d'origine norvégienne et, quand je les trouvai, ils étaient installés dans un gentil chalet, d'ailleurs fort simple, bâti par leur gendre en personne, qui avait là une mine à explorer. Le chalet était égayé par deux gamins de huit et dix ans, solides comme de petits sauvages, habitués à vivre au grand air et habiles déjà à manier le marteau et le pic, et à forger des burins sur l'enclume. C'est un plaisir de les voir travailler, comme les gnomes de Mime, avec autant de grâce que d'activité. Dans le chalet, il y a un piano, et même un petit violon, sur lequel le plus jeune des deux bambins ébauche des airs norvégiens. Il faut du sang français pour donner une tournure d'art au sens pratique américain.

Le vieux médecin, lui, m'a paru douter de l'efficacité de sa profession, et je crois qu'il eût applaudi Molière. Pour ses petits-fils, il préfère les soins de la nature, les exercices de forge et la nage dans la rivière à la recherche des castors. Lui-même n'a surmonté une grave affection, qui désespérait les médecins de Chicago, qu'en vivant naturellement, faisant le plus d'exercice possible.

En rentrant à Kalispell, je fus si étonné un jour de voir affiché dans une gare le détail des objets trouvés dans les wagons et non réclamés, que je ne pus m'empêcher de le copier. Tous les ans on met ces objets en vente au plus offrant, et au profit de la Compagnie du chemin de fer. En voici le détail :

69 malles en zinc.	108 valises.
26 malles en cuir.	220 lorgnettes.
47 caisses en bois et fer.	415 sacs de voyages.
4 caisses en bois.	378 parapluies, cannes, etc.
29 bicyclettes et voiturettes.	500 paquets divers.

L'arrivée à Kalispell est vraiment grandiose par les magnifiques gorges de la Columbia, couvertes de sapins superbes; et cela fait un frappant contraste avec la champêtre vallée du lac Flathead

Le Montana possède une grande variété de paysages. La région de l'est est une immense étendue de collines ondulées avec de maigres pâturages. J'ai voyagé là avec un banquier américain auquel l'élevage a rapporté plus de 5 000 000 de dollars et qui voulait me vendre une mine d'argent. Un Français aussi a fait fortune ici de la même manière, et il est en train de la perdre dans une mine d'or. Ce sont là les rois du bétail, les *cattle-kings*, dont la période héroïque semble un peu passée. La concurrence leur a gâté le métier, et aussi autre chose : les maladies du bétail, la sécheresse qui a tué les herbages, que sais-je ?

Le Montana ouvre enfin la porte du parc de Yellowstone. C'est un voyage devenu classique, où l'on se repaît des phrases calculées du Baedeker, dans de grandes voitures pleines de confort, en considérant des paysages qui portent les noms arrachés par l'enthousiasme aux voyageurs opulents. Tout cela est plus curieux que beau. Je me rappelle un certain endroit où l'on nous montrait des sources prétendues *insondables*, aussi insondables en tous cas que l'ignorance américaine pour tout ce qui ne touche pas au *business* et au *sport*. On en vient à apprécier notre culture générale, quelque peu qu'elle nous serve dans la vie courante.

L'Idaho, qui borde à l'ouest le Montana, a de belles vallées bien cultivées. On les quitte pour gravir les montagnes de Butte, au milieu desquelles, la nuit, cette cité du cuivre fait l'effet, avec ses millions de lampes électriques, d'un bouquet de feu d'artifice. Je ne connais guère de ville où l'on puisse, toutes les



nuits, voir une aussi prestigieuse profusion de lumières, sur un espace aussi restreint, que les principales rues de Bulte. C'est une avalanche, un déluge de lumières; les moindres enseignes sont centuplées par un ruissellement d'arabesques de feu.

## CHAPITRE XIX

### PIONNIERS ET MINEURS

Les Indiens du nord de l'Amérique qui ne sont pas abâtardis, sont réellement un des beaux types de l'espèce humaine, au point de vue physique. Même au Mexique, dans les régions chaudes, où le climat est débilitant, leurs descendants et leurs mépris sont souvent encore de beaux hommes. Quant au point de vue moral, s'ils n'ont pas laissé aux États-Unis de preuves d'une civilisation créatrice, du moins ceux du Mexique ont laissé des monuments absolument comparables à ceux de l'ancienne Égypte. L'histoire des Indiens du Far-West, même racontée par les Américains, montre qu'ils possédaient de sérieuses qualités morales. Ils sont fidèles dans l'amitié, mais inflexibles dans la haine; ils sont énergiques et compatissants, généreux, hospitaliers, surtout courageux. Ils ne sont ni voleurs ni menteurs. Ils fabriquent des vêtements, des canots, des armes; ils ont une écriture hiéroglyphique. Leur origine paraît être asiatique, leur type est plutôt tartare. Cependant, dès le neuvième siècle le Canada a été visité par les Norvégiens et les Irlandais.

Les Américains des États-Unis n'ont eu raison des Indiens que par leurs armes perfectionnées et la supériorité de leurs moyens de faire la guerre. Ils achèvent de les détruire par l'eau-de-vie, et c'est là ce qui a définitivement abâtardi la race indienne. On est stupéfait



de voir qu'il n'y a presque pas de métis d'Indiens aux États-Unis, alors qu'il y en a tant au Mexique. Les États-Unis ne manquent pourtant pas de métis de nègres. Il faut croire que l'Indienne, la *squaw*, si méprisée de l'Anglo-Saxon, a su, de son côté, rester indépendante. Le métis d'Indien pourtant se rapproche bien plus de l'Européen que le métis nègre, comme on le voit au Canada et en Louisiane.

Les premiers Américains venus dans le Far-West ont fait preuve de qualités de courage et d'endurance presque aussi complètes que celles des Indiens. C'étaient les fameux trappeurs, comme il y en a encore quelques-uns dans le nord du Canada, des gens vivant toute l'année à la dure, sans abri, le plus souvent sans même cuire leur nourriture, les sens rendus plus aigus par cette vie de continuel contact avec la nature.

Je raconterai ici un fait bien typique qui s'est passé dans le Montana, où on me l'a répété. C'était pendant l'expédition de Lewis et Clarke en 1805. L'expédition comprenait trente-trois personnes dans six canots et deux grandes pirogues, pour remonter la rivière Yellowstone. Parmi les pionniers, il y avait cinq Français : Frazier, Cruzatte, Lepage, Labiche et Villard.

Comme l'expédition remontait un affluent de la Yellowstone, Colter, un des guides, obtint la permission pour lui et un autre trappeur, nommé Potts, de rester en arrière pour chasser les castors. Connaissant l'hostilité des Indiens *Pieds Noirs*, ils mettaient leurs trappes le soir et les enlevaient le matin, restant cachés pendant le jour.

Ils examinaient leurs trappes un matin, en remontant la rivière en canot, quand ils entendirent soudain comme un piétinement d'animaux au galop, mais ils ne pouvaient rien voir, à cause des bords abrupts de la rivière qui leur barraient la vue. Colter affirma

immédiatement que c'étaient les Indiens et conseilla la retraite, mais Potts prétendit que c'étaient des buffles et se moqua de Colter, le traitant de peureux. Ils continuèrent leur course, mais bien vite leurs doutes furent dissipés par l'apparition de cinq ou six cents Indiens sur les deux rives, qui leur faisaient signe d'aborder. La retraite étant impossible, Colter dirigea le canot vers le rivage ; au moment où il abordait, un Indien saisit le fusil de Potts, mais Colter le lui arracha immédiatement et le rendit à Potts. Celui-ci resté dans le canot le repoussa aussitôt dans la rivière. Il avait à peine fait quelques mètres qu'une flèche l'atteignit et il s'écria : « Colter, je suis blessé ! » Colter lui montra la folie de vouloir s'enfuir et le pressa de revenir à terre. Au lieu de l'écouter, Potts mit en joue un Indien et le tua net.

Cette conduite de Potts peut sembler un acte de folie. Elle lui fut sans doute inspirée par un raisonnement brusque, mais assez juste. Il devait s'attendre à être torturé à mort suivant la coutume de certains Indiens. Il fut à l'instant percé de flèches si nombreuses, que pour employer l'expression de Colter, il en était tout hérissé. Il tomba mort.

Les Indiens saisirent ensuite Colter, le mirent entièrement nu et se consultèrent sur la manière de le mettre à mort. Ils voulaient le faire servir de cible à leurs flèches, quand le chef intervint, et prenant Colter par l'épaule, lui demanda s'il courait vite. Colter avait été quelques temps chez les Indiens *Corbeaux*, et connaissait un peu la langue des *Pieds Noirs* et les coutumes indiennes. Il comprit qu'il allait avoir à courir pour sa vie, avec une horde effroyable de cinq cents Indiens armés derrière lui. Il répondit adroitement qu'il était très mauvais coureur, bien qu'au contraire il fut doué d'une agilité remarquable.



Le chef commanda alors à sa troupe de ne pas bouger; il conduisit Colter dans la prairie à 3 à 400 mètres, et le lâcha en disant : « Sauve-toi, si tu peux. » Au même instant, le cri de guerre résonna aux oreilles du pauvre Colter qui, excité par l'espoir de sauver sa vie, courut avec une rapidité qui le surprit lui-même.

Il avait à traverser une plaine de 8 à 9 kilomètres où poussait une plante épineuse sur laquelle il marchait à tout instant avec ses pieds nus. Il parcourut presque la moitié de la plaine avant de s'aventurer à regarder par-dessus son épaule; alors il s'aperçut que les Indiens étaient très éparpillés et qu'il avait gagné beaucoup sur le corps principal. Mais un Indien, armé d'une lance, était fortement en avant des autres, tout au plus à 100 mètres de lui.

Un rayon d'espérance vint alors au cœur de Colter, mais, à cet instant, il était excité et échauffé à un degré tel que le sang lui jaillit des narines et inonda sa poitrine et ses jambes. Il était maintenant à 1 500 mètres de la rivière, alors il entendit distinctement le bruit fatal des pas derrière lui : il s'attendait à recevoir la lance de celui qui le poursuivait. Il tourna la tête et vit l'Indien à 20 mètres de lui.

Décidé, si possible, à parer le coup, Colter s'arrêta soudain, se retourna et étendit les bras en avant. L'Indien, surpris de ce mouvement et sans doute aussi de la vue du sang qui inondait Colter, essaya de s'arrêter, mais épuisé, il chancela en jetant sa lance, qui frappa le sol et se brisa, il tomba aussi. Colter saisit ce qui restait de la lance, en cloua l'Indien au sol, et continua sa fuite.

Les Indiens qui suivaient, en arrivant à cet endroit, en attendirent d'autres, puis tous poussèrent des cris affreux. Colter profitait de ce répit, bien qu'épuisé et haletant. Il gagna un bois de cotonniers qui longeait

la rivière, le traversa, et plongea dans l'eau. Heureusement pour lui, il y avait, un peu plus bas, une île contre la pointe de laquelle s'était logé un amas de bois flottant. Il plongea au-dessous, et, après quelques efforts, sortit sa tête de l'eau entre des troncs recouverts de petit bois, de sorte qu'il était invisible. Il était à peine installé là que les Indiens débouchaient sur la berge, criant et se démenant, disait Colter, comme des démons.

Pendant la journée, ils vinrent souvent sur le bois. Colter les voyait à travers les interstices des troncs, il avait l'anxiété que les Indiens ne missent le feu à cette masse de bois flottant. A la nuit seulement, ne les entendant plus, il plongea de nouveau et nagea une bonne distance entre deux eaux; alors il aborda, et marcha toute la nuit. Bien qu'heureux d'avoir échappé aux Indiens, il était encore dans une terrible situation. Il était nu sous un soleil brûlant, les pieds remplis d'épines; il avait faim et n'avait aucune arme, bien qu'il vit du gibier : enfin il était à grande distance du fort le plus voisin. C'est là surtout qu'il montra l'endurance du trappeur de profession. Après sept jours de marche pénible, durant lesquels Colter n'eut d'autre subsistance que la racine, connue des naturalistes sous le nom de *Psoralea esculenta*, il arriva enfin au fort de Lisa, sur un affluent de la Yellowstone. L'aventure de Colter est restée célèbre.

Tout autre fut celle, beaucoup plus tard, du général Custer, également dans le Montana, mais un peu plus en amont sur la Yellowstone. Il fut cerné avec 300 hommes par les Indiens, et tous périrent jusqu'au dernier, après avoir épuisé leurs munitions. Pas un ne resta pour raconter l'histoire; on ne trouva que leurs corps qui furent ensevelis sous des colonnes funéraires; c'est ce qu'on montre au voyageur sous le nom



de champ de bataille de Custer. Le trait serait digne de Léonidas, si, comme lui et ses Spartiates, Custer eût défendu sa patrie au lieu d'envahir le territoire des Indiens.

Ce qu'on ne peut refuser au pionnier américain, c'est d'être débrouillard, entreprenant, énergique, enfin excellent lorsque l'audace est nécessaire et lorsqu'il y a des risques à courir. C'est au plus haut point une qualité de marins, dont les officiers américains ont fait preuve récemment même, dans la guerre russo-japonaise, au Yalou, avec des équipages russes sur des bateaux chinois.

L'Américain a aussi les idées larges et la décision rapide. Il est prompt comme l'Achille aux pieds légers, c'est d'ailleurs là aussi un trait du caractère français. Me sentant porté moi-même à la violence, on me permettra bien un petit panégyrique du bouillant Achille, ce type que personne n'a refait depuis Homère. Achille n'a pas de petitesse, car lorsque le danger est menaçant, il envoie son ami, Patrocle, pour lui donner la gloire de vaincre. Mais Patrocle est tué, et alors quelle n'est pas la force de cette amitié antique, puisque, pour sauver le corps de son ami, Achille vient lui-même, sans armes, jusqu'au champ de bataille, où les dieux allument une flamme sur son front? Il est violent, mais fort, et il dompte sa colère pour rendre à Priam le corps d'Hector, et il pleure sur Patrocle, comme Priam sur son fils. Ne faut-il pas être violent pour avoir à se dominer? Donc le vrai fort doit sentir le feu de la violence. C'est ainsi qu'Homère l'a symbolisée par le feu sur le front d'Achille, et par la rapidité de sa course. Achille furieux ne peut être qu'Achille aux pieds légers. J'ai tant vu vanter Hector aux dépens d'Achille, que je me suis laissé tenter de prendre sa défense (1).

(1) Il est évident que toute l'*Illiade* est faite pour Achille.

Ce qui manque à l'Américain, c'est le rêve, l'imagination. Il tient une bonne moyenne, mais il n'a ni haut, ni bas; j'ai déjà dit qu'il s'industrialise. L'invention, l'art, c'est trop pour son activité pratique. Quant à la simplicité de nos paysans européens, j'estime que c'est elle qui est notre ressource de l'avenir, par la somme de possibilité réservée à ces intelligences vierges; c'est là, peut-être, ce qui mettra toujours l'Europe au-dessus de l'Amérique. Cette simplicité n'exclut pas le rêve, au contraire. Je suis tenté de croire que l'activité pratique étouffera toujours le rêve en Amérique, car ceux qui y sont allés et qui y vont encore tous les jours n'y vont pas pour rêver.

Nous sommes, certains d'entre nous, des plantes difficiles à transplanter. Celles qui se transplantent facilement n'ont pas beaucoup d'attachement à leur terre. Les racines fortes sont comme les traditions. Il ne faut briser ni les unes ni les autres. La tradition est la source de l'art et de tout idéal, même scientifique. On connaît les rêveries de Kepler avant d'arriver à ses lois. L'hypothèse est la rêverie scientifique.

Ainsi, quand on est fortement enraciné à sa terre, on sent trop bien ce qu'on perdrait à la quitter. Pourtant, c'est à la venue de ces plantes à racines profondes que l'Amérique gagnerait le plus: car l'Américain actuel, bien que d'une culture moyenne peut-être supérieure à la nôtre, est sec et brutal: la race, c'est l'Europe.

Il y a une chose aussi en Europe qui a favorisé le rêve et l'idéal, c'est la religion. Une comparaison rend le fait plus saisissant, celle de la Chine et de l'Inde

même les épisodes, comme celui des chevaux de Rhésus, dont le résultat doit être de tenter la jalousie et l'émulation d'Achille. Le caractère d'Hector est supérieur, mais Achille est davantage un homme.



avec l'Europe : on voit l'avortement du bouddhisme, alors que la civilisation chrétienne, depuis le moyen âge et la Renaissance, a eu et a encore un essor extraordinaire dont on ne voit pas la fin, et aussi brillant dans les sciences que dans les arts.

Le milliardaire américain est lui aussi un pionnier, d'autant plus que souvent il l'a été de ses bras avant de l'être de ses millions. Si l'on en croit pourtant le diagnostic du fameux Italien Lombroso, les milliardaires américains sont des types de criminels et d'avares, qui ont commencé, dès dix ou douze ans, à pratiquer la vie sans être gênés par aucune morale, ni aucune théorie, d'où un avantage marqué sur les autres, qui peuvent avoir des scrupules. Leur seul frein, c'est l'égalité. Évidemment, ce type existe en Europe même en dehors des millionnaires. Mais, dit Lombroso, les Américains sont dénués de génie, et n'ont pas de culture intellectuelle. On est forcé de convenir, en effet, qu'ils doivent beaucoup aux occasions fournies par la richesse naturelle de leur pays. La lutte pour la vie avait de beaux enjeux, aussi ils ne se sont pas fait faute de lutter les uns contre les autres, mais si la victoire des parvenus est due aux facultés signalées par Lombroso, l'intérêt qu'ils inspirent diminue et change même de caractère.

Je ne suis pas physiologiste, j'ai pourtant observé que certains sens sont, en général, défaut aux pionniers américains, je dirais presque aux Anglo-Saxons. C'est d'abord le sens de la mesure : ils l'ont si peu qu'ils n'arrivent pas à comprendre le système métrique, et Dieu sait s'ils l'étudient ! Ils n'ont ni l'esprit de finesse dans les idées, ni l'art des nuances, ni le sens critique.

Ils n'ont pas de souplesse pour s'adapter à des conditions différentes de celles où ils ont toujours vécu.

Un témoin entre mille, ces affreuses fenêtres à guillotine, compliquées et privant d'air, qu'ils ont introduites partout, au lieu des fenêtres françaises. Ce manque de souplesse se manifeste au physique : ils ont l'échine raide, et ils parlent en ne remuant que la mâchoire inférieure.

Ils n'ont pas de goût, car leur cuisine est fade et leurs boissons sont fortes, ce qui doit contribuer à leur fausser le goût, même au sens intellectuel.

Enfin, ils ne connaissent pas le sentiment comme motif de décision, c'est une force dans la vie, mais ce n'est pas moins antisocial, même antihumain. Avouons qu'ils connaissent peu un autre sentiment, non moins humain, mais qui, pour nous autres Français, a été la source de bien des revers, la jalousie : il paraît qu'elle est si saillante que déjà César l'a signalée chez nos ancêtres, les Gaulois.

Les mines ont été la principale source de fortune des Américains, les chemins de fer et l'agriculture ont été la conséquence. C'était une chance inespérée de trouver tant de riches mines sur un si grand continent, et, il faut le dire, les Américains les ont magnifiquement mises en valeur, car ils ont le sens des mines, le sens du risque et de l'effort. Beaucoup sont morts à la peine ou ont échoué ; aucun ne s'est plaint, sachant ce qu'il faisait. Voilà un sens qui nous manque, à nous Français, celui du risque : notre caractère, disposé à l'épargne, ne veut rien risquer, et c'est tout naturel. L'Américain a l'initiative, l'esprit d'entreprise, parfois poussé trop loin, mais c'est justement parce qu'il ne réfléchit pas.

Si l'on réfléchit trop, voici en effet ce que l'on voit. Que l'on prenne la plupart des districts miniers, il s'y trouve des mines par centaines, mais très peu sont riches et payent des dividendes ; les autres, ou bien



payent tout juste les mineurs, dont le travail est plus dur que celui de la terre, ou bien ne vivent que du capital amené à force de réclame. C'est à peine si, en tenant compte des mines les plus riches, on équilibre le capital total engagé dans un district avec la valeur des produits extraits. Le métal sorti : or, plomb, cuivre, fer, passe dans la circulation : là il est, tantôt gaspillé, comme dans les mines, tantôt usé, en un mot, consommé dans le travail de la civilisation. En somme, le revenu des mines sert à faire vivre des gens dans des pays dont le sol ne produit pas de quoi vivre, à augmenter le confortable de certains autres, et à enrichir quelques-uns contre d'autres qui se ruinent.

Puisque je parle de mines, il faut dire un mot des *prospects*. Un prospect, c'est un peu de minerai mis à jour par des travaux insignifiants. On part de ce prospect, et on se croit tout permis pour spéculer sur l'ignorance où le public se trouve vis-à-vis de sa valeur. L'Américain, qui sait ce que cela veut dire, risque ce qu'il veut, mais le Français, économe et crédule, y va de bonne foi, surtout si, à ses oreilles démocratiques, on fait sonner des noms aristocratiques. L'Américain cultive la noblesse pour se donner ce qui manque à son argent ; le Français, tout en la dénigrant, l'envie au point de créer chez lui cette nouvelle caste qu'on a si plaisamment nommée : les *demi-sang*.

Comme exemple de mœurs minières américaines, je citerai une petite anecdote. Une après-midi, en compagnie d'un prospecteur, je fus surpris par une pluie torrentielle dans un sentier à peine frayé au milieu de grands arbres, à travers un petit vallon. Nous cherchions un abri et préparions une retraite, car il se faisait tard, quand nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée d'un autre prospecteur, nommé Morris.

Il revenait de chasse et nous invita à passer la nuit dans sa cabine, qui n'était pas loin, et où Mme Morris avait dû faire son dîner. La perspective était engageante, aussi nous ne nous fîmes point prier. Bientôt une maison se dessina sur la pente des collines, à travers les arbres et la pluie. C'était un peu mieux qu'une cabine ordinaire de mineur, de larges fenêtres lui donnaient l'air d'une petite villa. Il faisait un vent frais, assez fort, et aux fenêtres, sans carreaux, s'agitaient de petits rideaux blancs avec des claquements de drappeaux.

Mme Morris parut bientôt, toute pimpante et décolletée, dans une toilette qui voltigeait autour d'elle sans qu'elle s'en souciât, habituée qu'elle était, sans doute, aux courants d'air. Le dîner fut très gai, les bougies vacillantes projetaient des lueurs étranges sur la table et dessinaient nos ombres sur les murs, de la manière la plus fantastique. On parlait de décors pittoresques et Mme Morris nous proposa une promenade de nuit à travers les tunnels de son mari. Il fallait d'abord arriver à l'entrée de la mine, et je n'oublierai pas cette promenade nocturne à la lueur des bougies, par le vent et la pluie, avec une dame en toilette à effet.

Le piquant de cette histoire, que nous apprîmes ensuite, c'est que cette dame représentait pour Morris une valeur marchande, car elle était le prix d'un filon aurifère qu'il avait cédé à un camarade de prospection. Nous ne sûmes jamais si le filon aurifère donna des résultats satisfaisants, mais quant à Morris, il paraissait enchanté de son affaire, qu'il appelait *a very good bargain*, un excellent échange ; sa femme valait son pesant d'or.

Le mineur américain aime son indépendance et il arrive à la posséder, tout comme le cultivateur : il est en effet maître de son contrat de travail et il traite



d'égal à égal avec son patron, qu'il quitte quand il lui plaît. En France, le paysan est plus indépendant que l'ouvrier, jusqu'à présent; il est plus maître de sa vie et de son avenir, mais, en revanche, l'ouvrier est mieux logé, mieux nourri, il a du confort et des distractions : si on ne lui disait pas de tous les côtés qu'il est malheureux, il serait heureux. Mais voilà, il n'a pas le sens du travail machinal, comme l'Américain; j'estime qu'il lui est supérieur et qu'il aura toujours l'avantage du travail bien fait.

Aux États-Unis, la vie est évidemment plus large qu'en Europe, grâce au prix élevé des salaires. En outre, le souci de la vie est moindre : dans l'ouest, le pays des mineurs, la famille n'a que des liens très lâches, le père pouvant tester en faveur d'un étranger et les enfants trouvant tout jeunes du travail ou même des terres gratuites à cultiver. Cela favorise le socialisme, mais un socialisme bien différent du nôtre, et où le gouvernement n'a rien à voir. Il reste à savoir aussi si, à la longue, ce n'est pas à notre condition sociale que viendront les Américains, plutôt que nous à la leur.

Pour moi, je préfère les conditions sociales de l'Europe, malgré tous leurs inconvénients : il y a, en Europe, une part réservée à la nature humaine, qui semble faire défaut à l'industrialisme américain. Si j'aime les mines, je ne les sépare pas des mineurs : mes souvenirs ne vont pas à la nature seule, il faut qu'il s'y trouve quelque chose d'humain. Rien de ce qui est humain ne m'est étranger, a dit TERENCE; il devait aimer aussi les mines.

Ainsi, j'ai toujours eu une émotion profonde à revoir les êtres avec les choses. J'ai dit, en Californie, ma joie de revoir ses montagnes, et pourquoi ne rappellerais-je pas ici encore un autre souvenir, européen

cette fois? Lorsque j'ai cherché à revoir, au bout de treize ans, la jolie vallée transylvaine de Poiana, n'est-ce pas que j'ai voulu, outre les souvenirs de mines :

Retrouver ceux des gens d'une heureuse vallée?

C'était en hiver, et j'avais à faire plus de 40 kilomètres depuis la voie ferrée. Il avait neigé, et plus je montais dans la vallée, plus elle disparaissait sous la neige. La route devenait affreuse pour ma voiture; d'ailleurs ce n'était plus qu'une piste à travers les méandres du torrent. Le paysage était beau, superbe même, mais à quoi bon décrire des montagnes, des torrents, de la neige? Ce n'était pas là ce que je cherchais.

J'étais fatigué d'une longue course en montagnes, dans les neiges également, et il faisait froid, mais je n'y pouvais penser. Je pensais à trop d'autres choses; ce vallon me parlait un langage que je ne croyais plus jamais entendre. Bientôt ma voiture ne put aller plus loin. Je la laissai à un petit village où déjà je me trouvais en pays de connaissances, et un paysan m'offrit son traîneau pour continuer. C'était un traîneau à un cheval, juste ce qu'il fallait pour traverser de mauvais passages.

J'arrivai à Poiana quand la nuit commençait à tomber. A la première maison, il y avait un petit groupe d'hommes. Je demandai : « Un tel est-il ici? — Non. — Et un tel? — Oui. » J'avais repris la langue du pays. Et un garçon de quinze ou seize ans monta dans mon traîneau pour me guider dans ce village aux maisons éparpillées. Il ne m'avait j'avais vu, et pourtant il avait l'air de se douter de quelque chose. Je lui dis que je n'étais pas venu dans le pays depuis treize ans. — « Ah! je savais bien! » dit-il. Que pouvait-il savoir? Il n'y avait pourtant pas à s'y tromper, à son accent.



Ainsi je n'étais pas oublié : on avait parlé de moi autour de lui. Il y a vraiment des années dans quelques paroles : je me retrouvais faire partie de ce pays, des êtres et des choses qu'il renfermait.

Et je revis celui-ci et celui-là, et d'autres, tous changés beaucoup. Et mon traîneau s'arrêta devant une chaumière habitée par deux frères : le plus jeune avait bien grandi, il avait dépassé l'aîné, mais il avait toujours ce mouvement des yeux, signe de réflexion, tout spécial, quand je lui parlais, et l'autre avait toujours ce creux au poignet, marque d'un accident, quand il tendait la main. Cela les mettait comme hors d'eux de me reconnaître. Est-il possible qu'il y ait tant de puissance dans le souvenir ?

Le temps avait arrêté sa marche pour moi, et je retrouvais exactement ce que j'avais laissé.

Le soir nous étions bien douze dans la petite chambre d'une chaumière; un étranger aurait trouvé cela au moins bizarre, ce voyageur tombé comme de la lune, dans un groupe de paysans. Je n'avais guère écrit depuis treize ans. Les courses à travers le monde m'avaient fait voir tant d'autres choses ! Eh bien ! ces treize années, elles étaient anéanties, les hommes avaient vieilli, le fond humain était resté immuable comme la nature. L'eau coule, la pierre reste, avait dit quelqu'un de Poiana à mon départ.

Je repartis la nuit même pour mon auberge, heureux d'avoir renoué la chaîne du passé. C'est le lendemain que j'eus quelques regrets de partir si vite. L'amitié est chose rare, puisque l'histoire en conserve les exemples. Ce qui fait qu'elle est rare, c'est peut-être que la sincérité et la fraîcheur de la sensibilité sont rares : la vie use trop vite ces dons naturels. Il faut se retremper dans le retour au foyer. C'est ainsi qu'il existe dans la famille tant d'affections, plus fortes

que l'amour, parce qu'elles ne sont jamais usées.

La simplicité attire toujours la sincérité, elle n'exclut pas la valeur du caractère, dans quelque situation sociale que ce soit. On voit des gens occuper de hautes places qui n'ont qu'une valeur fort matérielle; quelquefois la nature, et non pas le jugement des autres hommes, les remet à leur place. C'est que la nature n'est pas que matière, et que certains hommes ont peu d'esprit.

Il y a une théorie toute récente qui me donne raison contre l'esprit de civilisation matérielle des Américains : depuis la découverte du radium, il semble que notre monde, issu de l'énergie, ne retournera pas, comme le croyaient les géologues, au froid et à l'inertie définitives, mais à la chaleur et à une autre manifestation de l'énergie. Ainsi l'esprit dominera toujours la matière, et la science elle-même devra écouter ces raisons du cœur « que la raison ne connaît pas ». Ce sont elles qui lui font faire les plus grands pas, par l'imagination.